

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 48. — 10/22 Août, 1855.

Syra.

—0000—

L'ILE de Syra est un aride rocher isolé au milieu de l'Archipel, et qui n'a guère plus de dix lieues de tour ; le sol y est d'une stérilité telle, qu'en dépit des efforts de l'industrie agricole, il ne pourrait certainement pas suffire à la subsistance d'un millier d'habitans. Il n'y a du reste ni manufacture indigène, ni aucun autre genre d'industrie locale ; rien à exporter qui n'ait été importé à peu près tel quel.

Et pourtant, dans un coin de cette terre ingrate, au bord oriental de l'île, s'élève une ville de plus de 15,000 âmes, bâtie en amphithéâtre autour d'un repli de ce rivage escarpé, qu'un petit îlot, aujourd'hui rattaché à la côte, ne couvre qu'imparfaitement de la houle du large. Dans cette crique que l'homme a transformée en port, on

aperçoit une forêt de navires ; et dans ces maisons superposées, sur ces quais encombrés de ballots et bordés de vastes magasins, dans ces rues tortueuses taillées en escalier dans le roc, circule un monde de négociants d'ouvriers et de marins.

A Syra, on ne vit et on ne parle que de commerce, de navigation et de travail. Nous suivrons, nous aussi, ce bon exemple, en nous abstenant de décrire ici les Eglises l'Hôpital, la Poissonnerie et les autres édifices, dont le plus important à nos yeux est la Douane qui verse chaque année un gros million dans la caisse de l'État.

A la première lecture du chiffre qui représente le mouvement total du commerce de Syra, on serait tenté de croire qu'il y a là une riche capitale, ou une opulente colonie de nababs, ou au moins une de ces agglomérations forcées que la politique alimente sans cesse par la déportation. Mais si, par une inspection plus attentive, on confronte la masse et la nature des produits importés, à ceux que l'exportation dissémine en tous sens autour de ce centre commercial, on ne tarde pas à reconnaître que la consommation locale n'entre que pour une fraction relativement très minime dans le chiffre des capitaux en circulation ; autrement dit, que le commerce de Syra est un pur commerce d'entrepôt.

Et cependant, après cet examen rapide, on se demande encore si le rivage voisin de la Grèce avec ses vives échancrures, si la côte rapprochée de l'Asie avec tant de sinuosités profondes, si l'essaim d'îles qui bourdonne autour de Syra, n'offrirait pas à un tel commerce un emplacement moins abrupte, un sol plus fertile, un port plus vaste et plus commode. Cette mer, on le sait, est riche de

rades spacieuses et de havres sûrs ; pourquoi donc le commerce a-t-il été se nicher comme un aigle sauvage sur ce rocher ? Quand des villes nouvelles, quand une capitale récente ont surgi au bord de la mer, et à une si petite distance de Syra ; qui a pu détourner les négociants de l'île, tous étrangers domiciliés, de transporter ailleurs leurs comptoirs ? Smyrne et Salonique, ces deux riches succursales de Constantinople, ne sont pour ainsi dire qu'à deux pas de Syra ; comment l'ont elles laissé naître et grandir sous leurs yeux, et bien entendu à leurs dépens ?

Eh bien ! malgré ce jaloux voisinage, malgré la formation des nouveaux centres que l'émancipation des contrées voisines, et l'extinction de la piraterie, ont développés autour d'elle, malgré cet entourage d'îles rivales et de mer isolante, malgré l'aridité de son sol et l'escarpement de ses rives, malgré enfin son port si étroit et sa rade foraine, Syra, qui, dans l'antiquité et dans le moyen âge n'existait qu'à l'état de simple bourgade, comme la plus part des autres villes de l'Archipel, et ne faisait comme elles que le mince commerce relatif à sa consommation propre, Syra débuta tout d'un coup, il y a trente ans à peine, dans une carrière toute nouvelle, avec un succès croissant qui se soutient encore aujourd'hui.

Nous montrerons plus loin que c'est dans la position maritime de cette ville que réside la cause de ce singulier phénomène ; et il sera intéressant de faire voir comment, par un concours de circonstances exceptionnelles, les désavantages apparents que nous venons d'énumérer, ont joué un rôle tout-à-fait inverse, en favorisant l'extension commerciale de Syra.

On a essayé d'attribuer exclusivement ce développement extraordinaire à l'influence protectrice des Consuls Européens établis depuis longues années dans l'île ; mais il faut observer que de simples agences consulaires, confiées d'ordinaire à des indigènes, ne pouvaient être efficaces à protéger les habitants, ni contre le despotisme ottoman, ni contre le fléau de la piraterie qui infestait alors l'Archipel. L'installation des Consuls réguliers a suivi naturellement, ici comme partout ailleurs, le développement commercial, en sorte qu'on ne peut pas raisonnablement leur attribuer comme résultat, ce dont ils ont été eux mêmes la conséquence.

L'aridité de l'île, il faut enfin le dire, en repoussant dès le principe l'immigration d'aucune famille musulmane, présentait aux chrétiens fugitifs un asyle assuré contre la tyrannie et contre l'oppression fiscale. Et comme d'ailleurs, l'autorité du Sultan n'y était représentée par aucun fonctionnaire ni par aucune force armée quelconque, la révolution grecque que la Porte regardait à son début comme une révolte partielle, n'y attira aucune représaille sanglante. Bien plus encore : pendant toute la durée de cette guerre acharnée, Syra, comme n'étant pas en état de blocus, fut le seul point de l'Archipel où le commerce des neutres pouvait librement aborder ; en sorte que de toutes les échelles de l'empire turc, les bâtiments marchands recevaient des expéditions franches pour cette île exceptionnelle. Ajoutez à tous ces bénéfices, celui de la vente des nombreuses prises de guerre que les corsaires grecs y amenaient sans crainte, et vous aurez l'explication de ces fortunes rapides qui enrichirent les premiers négociants de Syra.

Ceux-ci n'étaient pas originaires de l'île : c'étaient des commerçants de Chio, de Smyrne, de Mitylène et de Cydonie, qui avaient fui leurs fertiles patries où les massacres et les persécutions sévissaient alors avec rage.

C'étaient aussi les infortunés échappés à l'affreux désastre d'Ipsara. Ils vinrent tous s'établir à Syra, où leur habileté comme marins, après avoir rendu tant de glorieux services à la cause de l'indépendance hellénique, s'exerce aujourd'hui dans la paisible carrière du commerce. Quand aux fugitifs de Chio, moins aptes il est vrai à la marine, mais remarquablement doués de l'esprit commercial, on les vit se réfugier d'abord presque tous en Europe ; d'où l'amour de la patrie et l'affermissement de la liberté, les a déjà rappelés en grand nombre, et les rappelle sans cesse. Plusieurs d'entre eux sont fixés à Syra, où leurs riches comptoirs sont en relation de parenté et d'origine avec les plus puissantes maisons de Londres, de Marseille et de Vienne.

Telles sont les circonstances qui attirèrent le commerce sur cette île rocailleuse ; causes accidentelles et forcées que la paix devait naturellement faire évanouir. En ne considérant qu'elles seules, on était porté à croire qu'à partir de cette époque, l'importance de Syra devait baisser ; c'est à dire que le commerce, concentré momentanément sur ce point, s'éparpillerait bientôt en tous sens, soit vers les côtes orientales de l'Archipel d'où il était descendu, soit vers les rivages de la Grèce où l'émancipation venait d'ouvrir de nouveaux débouchés. C'était du moins l'opinion générale de tous ceux qui étudiaient l'avenir du commerce, et nous l'avons vue souvent exprimée dans des journaux, dans des revues périodiques et dans des

rappports officiels. Il n'en fut rien cependant: Syra ne s'arrêta pas un instant dans la voie où elle avait si brillamment débuté. Le chiffre toujours progressif des revenus de sa douane, est venu donner le plus formel démenti à des prédictions trop hâtives. La ville elle même, qui était jadis assise sur un mamelon escarpé à près d'un mille du port, est descendue en peu de temps au bord de la mer, pleine de confiance dans son avenir. A voir les travaux effectués ces dernières années pour l'amélioration du port, les bâtisses importantes et nombreuses qui sont venues border les quais et combler tout l'espace, jadis vide, qui séparait le ville haute du rivage, on reconnaît bien que ces gens-là n'ont pas envie de s'en aller, et que Mereure y est retenu captif.

Cet abaissement du niveau des villes commerçantes par le fait de la sécurité que la civilisation fait naître, est un des phénomènes les plus curieux de l'Archipel, et nous devons rappeler que l'observation en est très ancienne, puisqu'on la trouve consignée dans Thucydide. Toutes les villes maritimes du moyen âge grec, aussi bien que celles des temps héroïques dont parle le grand historien, étaient bâties sur des hauteurs à quelque distance du rivage, par la crainte des pirates dont on évitait ainsi les coups de main nocturnes. Le commerce n'avait d'ordinaire sur les ports mêmes, que quelques rares magasins pour les marchandises de bas prix et de gros volume, que les aventuriers ne pouvaient guère élever sur leurs rapides bateaux. Et c'est à cette ascension continuelle qu'on était obligé de faire de la mer à la ville, qu'est due la dénomination d'échelles qu'on donne encore aujourd'hui aux ports du Levant. Les villes mêmes les plus floris-

santes de ces époques quasi barbares, n'étaient pas exemptes de cette terreur que la piraterie a toujours inspirée au commerce. Smyrne en offre un exemple frappant. Bâtie jadis sur l'emplacement de sa citadelle, on l'a vue descendre lentement au bord de la mer, où elle demeura riche et splendide aux beaux temps de la Grèce antique; puis remonter effrayée de l'apparition des pirates qui marqua la décadence hellénique, pour redescendre enfin de nos jours sur ce rivage illustré. Curieuse oscillation des villes commerçantes de ce littoral! Singuliers baromètres séculaires de la civilisation!

Mais revenons à Syra et montrons enfin l'importance de sa position maritime, c'est-à-dire la cause réelle qui fait persister le commerce dans le choix que les circonstances lui avaient, pour ainsi dire, forcément dicté.

Syra est sur la route des grands marchés de l'Orient. En effet, les navires qui viennent en si grand nombre de l'Ouest, pénètrent dans l'Archipel par un des passages qui séparent Candie du Peloponèse, et remontent obliquement vers le nord-est, environ une quarantaine de milles. Arrivés là, deux routes se présentent à eux pour le nord: l'une se dirige droit sur Syra, pour passer entre Tine et Miconi, l'autre va chercher le passage du cap Doro, entre Négrepont et Andros. Cela tient à ce que cette dernière île presque réunie à celle de Tine, barre transversalement le chemin direct qui conduirait à Smyrne et à Constantinople, et aussi aux difficultés de s'engager dans la série des îles de Milo, Siphnos, Anti-Paros, Paros et Naxie, qu'on est ainsi obligé de laisser toujours à main droite. Les vents régnants décident d'ordinaire du choix de la route, à l'endroit où elle se bifurque, et tous les marins

qui fréquentent ces passages savent bien que la plus fréquentée sans contredit, est celle qui passe sous Syra. C'est aussi la seule que suivent les bateaux à vapeur, à moins qu'ils n'aient pour destination Athènes ou Salonique. Il en est de même au retour: c'est encore entre Tine et Miconi, c'est-à-dire en vue et à très petite distance de l'île et de la ville même de Syra, que passent plus de la moitié des navires qui descendent l'Archipel à toutes les époques de l'année.

Milo, Paros et Tine sont aussi sur cette grande route du commerce. Mais les deux premiers ports sont trop profonds, trop abrités, trop bons comme on dit habituellement; ou n'y entre et on n'en sort qu'avec de certains vents qu'il faut attendre; et le commerce n'aime par les lenteurs. Le port de Tine au contraire est trop mauvais, n'étant abrité que du côté du nord; et même quand ce vent force tant soit peu, il est difficile d'y tenir. D'autres points peuvent paraître avantageux à cet égard, mais en y regardant de plus près, on leur découvre d'autres inconvénients, sinon d'être éloignés du centre, ou écartés de la route, au moins d'être bordés de récifs, ou barrés du côté du sud par d'autres terres auxquelles il faut prendre garde comme à des dangers, car les coups de nord sont terribles dans l'Archipel.

Syra ne présente aucun de ces embarras que redoutent les marins. Pour y entrer, il ne faut ni s'enfoncer dans un golfe, ni doubler des récifs, ni remonter des courants. Tous les vents y conduisent, et quoique le port soit petit, comme il ne s'agit que d'y passer, on se hâte d'en sortir, ce qui est également facile, pour se trouver aussitôt en mer libre.

Il n'en coûte donc rien de toucher à Syra, et presque rien d'y relâcher quelques jours pour une opération de commerce quelconque. On est souvent bien aise d'avoir pour ce point une commission, car on peut s'y ravitailler aisément, et les bateaux à vapeur y font leur approvisionnement de charbon sans s'écarter de leur route.

Et puis, Syra est le centre géographique de l'Archipel: en jetant les yeux sur la carte, vous voyez qu'il est à égale distance des côtes de la Grèce et de l'Asie, de Candie et de la Thrace, de Salonique et de Rhodes, de l'Hellespont et du cap Malée. C'est donc le point le plus propre à servir de cœur, de source-mère au cabotage incessant qui relie entre elles toutes ces côtes diverses, (aux quelles il faut ajouter les îles Ioniennes et les côtes même de l'Égypte et de la Caramanie), en les mettant en communication avec la navigation proprement dite de la Méditerranée et de la mer Noire, cette grande artère où elles puisent sans cesse la nourriture et la vie.

Aussi les navires de toutes les grandeurs et de toute espèce se croisent-ils à Syra pendant tout le cours de l'année, sous tous les pavillons de l'islamisme et de la chrétienté, ce qui donne à ce port un aspect singulier de mouvement et de variété continuelle.

Ce qui accroit encore et surexcite l'activité de cette capitale marchande de la Grèce, c'est qu'il y a là le principal chantier de construction du Levant, avec un arsenal complet pour ce genre de travail au matériel et au personnel. Ce chantier est dû au génie des Ipsariotes. Près d'une centaine de navires y sont lancés à la mer chaque année; et dans ce nombre, les deux tiers sont de grands bâtiments, c'est à dire des brigs de 80 à 350

tonneaux et des trois-mâts dont le jaugeage atteint à 600. Le reste appartient au cabotage, pour le quel il y a d'ailleurs une foule d'autres petits chantiers dans l'Archipel.^(*)

La rapidité de construction est telle, qu'on a vu plus d'une fois un seul mois s'écouler à peine entre le posement de la quille et la mise à l'eau d'un grand navire. Ce n'est certes pas là un mince avantage, dont les constructeurs, les ouvriers et les armateurs, retirent un égal profit, et qu'il faut attribuer à l'exiguïté de ce port et de ce chantier, où l'on est obligé de construire vite pour avoir le temps de construire beaucoup. Il explique la préférence accordée à Syra par les étrangers eux-mêmes, car il faut observer que près d'un sixième des navires qui y sont construits arborent une fois armés le pavillon Turc, Ionien ou Russe.

L'aspect de ce chantier est vraiment curieux: trois et

(*) Nous donnons ici un tableau des navires construits dans le Chantier de Syra en 1846, avec leur tonnage et leur prix de revient. Le nombre des navires, ainsi que les frais d'achat de bois et la main d'œuvre, représentant toujours une proportion correspondante à celle du mouvement commercial, nous avons choisi cette année 1846 comme moyenne, et écarté les chiffres statistiques des années précédentes et suivantes, qui auraient trop augmenté le tableau que voici:

Navires construits.

Prix de revient.

Espèce	Nombre	Tonnage total	Prix de revient	
			total fr.	par tonneau fr.
Trois-mâts	2	858	130,000	152
Brigs	58	10426	1,594,320	153
Goëlettes	3	239	39,000	163
Brigs-goëlettes . .	15	570	113,360	199
Sacolèves	4	41	9,430	230
Longres	2	30	6,240	212
Bateaux de passage .	2	18	4,160	231
» de pêche	2	7	1,824	260
	85	12190	1,898,330	155

quatre rangées de navires de toute sorte en construction simultanée, échelonnés les uns derrière les autres, à des distances différentes du rivage. Les derniers sont juchés sur l'escarpement des rochers, contre les maisons qui dominant, attendant que par le lancement de quelques navires des rangées plus basses, il se fasse une issue devant eux jusqu'à la mer^(*). On les fait alors descendre de leur haut piedestal avec une adresse inouïe, et parcourir à travers les autres navires en chantier, des zigzags et des sinuosités souvent considérables, pour les amener jusqu'au bord du rivage et les lancer sur le liquide élément. C'est ici du reste comme partout l'occasion d'une fête pour les armateurs et les intéressés (car il n'y a pas d'oisifs); mais la chose est si commune et si journalière, que les autres ouvriers du chantier, grimpés sur d'étroits échaffauds, ne détournent seulement pas la tête pour voir passer à côté d'eux, un navire effectuant cette singulière évolution terrestre, dont la hardiesse n'a pourtant presque jamais coûté le vie à personne.

Le mode de construction et d'armement des navires grecs, comparé à celui généralement adopté en Europe, présente des différences assez essentielles et quelques avantages assez bien constatés pour qu'il ne paraisse pas oiseux de leur consacrer ici quelques lignes. Les bâtiments sortis des chantiers de là Hollande, de l'Angleterre

(*) Cette manière de parler est d'autant plus exacte ici, que contrairement à l'usage adopté en Europe de lancer les navires par la poupe, les constructeurs grecs aiment mieux les mettre à l'eau par la proue; Ils justifient cette préférence en observant que le ber (c'est à dire le berceau) sur le quel on fait reposer le navire à lancer, et qui le suit dans son immersion, en glissant avec lui sur la cale inclinée, se détache ainsi plus aisément de la carène, grâce à la forme plus fine des parties de l'arrière.

de la France et de l'Italie, présentent, il est vrai, de grandes variétés de forme, dans leur carène ainsi que dans leur gréement; mais si l'on considère le nombre et la répartition des pièces qui les composent, ou reconnaît un système uniforme qui les rattache tous à une seule et même théorie architectonique. Il n'en est pas ainsi des navires grecs: plusieurs pièces principales y sont éliminées, d'autres occupent une position relative très différente, et enfin on peut en remarquer qui n'ont par leur correspondant ailleurs (*). Ce système que la tradition seule à conservé parmi nous, en loin cependant d'être désapprouvé par la théorie de l'architecture navale, qui lui reconnaît au contraire certains avantages relatifs à la vitesse et à la force de liaison. La finesse qui en résulte pour les formes surtout de la partie arrière des navires grecs, est sensible à l'œil même le moins exercé, et leur réputation de marcheurs est notoirement établie dans la Méditerranée. Quant à la solidité qui provient du mode de liaison de la charpente, l'expérience semble aussi la recommander, car on a déjà remarqué la longévité rela-

(*) Le brion, les varangues et le fourcas d'ouverture n'existent pas dans la construction grecque: l'étrave est à tenon comme l'étambot, ce qui est beaucoup plus solide; les genoux relient suffisamment les allonges des deux plans de chaque couple de levée, pour justifier l'économie des varangues qui sont trop coûteuses; et quant aux fourcas d'ouverture qui sont également chers, on les remplace très avantageusement par un système de jambettes liées solidement à l'étambot, et s'élevant en éventail tribord et babord de cette pièce, à peu près comme les allonges d'écubier.

La barre d'hourdy est à la hauteur du pont, ce qui relève beaucoup les façons de l'arrière, et augmente la finesse des formes à cette partie. De cette manière, il n'y a pas de barre du pont distincte de celle d'hourdy.

Tout ce système rapproche la construction grecque de celle que l'on commence à adopter en Occident, relativement aux poupes rondes.

tive de nos navires, eu égard à la qualité inférieure des bois employés dans leur construction; bois généralement tendres, et que l'on ne se donne même pas la peine de laisser sécher, ni avant ni après leur mise en place (*).

Il est vrai qu'on pourrait peut-être aussi bien attribuer cette longévité (relative, hâtons nous de le répéter; car nos navires de commerce ne durent guère au delà de 16 ou 18 ans) à la vigilance instinctive et à l'habileté pratique des équipages qui les montent. Les Grecs, on ne saurait la nier, sont nés marins; et puis cet esprit de discussion qui les caractérise aujourd'hui, comme il les signalait dans l'antiquité, cet esprit développé par ces mille rencontres et accidents de mer qui demandent une certaine délicatesse de manœuvre et une rapidité de conception infatigable, fait de tous les matelots grecs, embarqués sur un navire, autant de capitaines en sous-ordre prompts à observer, à critiquer, à avertir et rectifier officieusement leur chef, et au besoin même, à agir spontanément pour le salut et l'intérêt commun. Le matelot français, hollandais ou anglais (celui-ci surtout) quoique plus dur sans doute à la fatigue et à l'intempérie, ne veille pourtant à rien de son propre mouvement: il ne s'informe ni de la route, ni des variations du vent, ni des dangers que les cartes indiquent, ni des marques de recon-

(*) Quant au système de gréement des navires grecs, qui ont toujours été à pible, nous nous contenterons de faire observer que les mâtures à hunes, ont été enfin reconnues moins solides et moins commodes pour la manœuvre des voiles; elles semblent donc devoir être abandonnées bientôt, même pour les plus grandes dimensions de navire de guerre. Plusieurs frégates à vapeur françaises ont déjà des mâts à pible d'assemblage.

Ce système de gréement est d'ailleurs plus économique, quoique peut-être moins élégant.

naissance aux attéragés, ni de la voilure la plus favorable à la marche, ni de la meilleure orientation des voiles. Tout cela est à ses yeux l'affaire du capitaine ou du pilote, et il ne fait quant à lui, que ce qu'on lui ordonne chaque fois, sans jamais s'inquiéter de la raison des choses qu'il exécute. Le matelot grec au contraire se demande sans cesse tout cela; il discute avec ses camarades les moindres détails des manœuvres; il apprend aussi les courants, les écueils, les abris et les monillages qu'il rencontre; il n'ignore même pas les conditions du frêt, ni les droits à payer à chaque échelle, ni même le prix d'achat et de vente des diverses marchandises embarquées. C'est donc par caractère qu'il veille à tout; et il veille bien, car l'envie de montrer son savoir stimule son zèle, et il ne s'endort pas dans l'indolente paresse des Italiens ni dans l'aveugle insouciance des Anglais qui ne regardent jamais devant eux à la mer.

Aussi vous pouvez prendre au hasard sur tout navire grec, un pilote pour quelque port que ce soit de la Méditerranée; il suffit qu'il y soit allé une seule fois, et quoique ce ne soit qu'un simple matelot, vous pouvez lui accorder votre confiance.

Quant aux pilotes de profession, toutes les marines militaires qui sillonnent cette mer, peuvent bien témoigner qu'ils n'ont pas usurpé leur réputation. Et il faut observer qu'on ne les embarque pas seulement pour la navigation de l'Archipel, mais encore pour celle de la mer Noire, pour les côtes de Syrie, de Caramanie et d'Égypte. Enfin nous pouvons citer un double fait bien concluant: c'est que les bâtiments de guerre de l'Autriche ont tous des pilotes grecs, même pour l'Adriatique, tandis que ceux de

la marine hellénique n'en embarquent jamais, confiant qu'ils sont dans la ressource de l'équipage national.

Cette habileté bien connue des marins grecs suffit à expliquer le petit nombre relatif de naufrages et autres accidents du même genre endurés par notre marine marchande, en comparaison de celles des autres nations, non seulement dans la Méditerranée, mais aussi dans l'Océan, et dans ce golfe surtout si redouté de Gascogne qui engloutit chaque année tant de bâtiments anglais. Et pourtant, nos navires sont économiquement construits (*) et pauvrement équipés pour la plus part, et par conséquent plus exposés à toutes les chances désastreuses de la mer.

Ils n'ont d'ordinaire qu'un seul jen de voiles, presque pas d'autres rechanges, et peu ou point de bonnes cartes. On a vu des navires grecs effectuer leur premier voyage

(*) Voici le devis détaillé des dépenses de construction d'un brig de 380 tonneaux construit à Syra en 1846. Cet exemple est choisi parmi beaucoup d'autres que nous avons sous les yeux, comme présentant à peu de chose près, les prix moyens des dépenses de matériel et de main d'œuvre; car on conçoit qu'il y ait sur ces valeurs, selon les époques et suivant le degré de soin apporté à la construction, des oscillations considérables.

		fr.	fr.
Bois de construction	durs, tirés des forêts de l'Eubée	7650	— 15393
	tendres de l'Asie Mineure	7743	
Clous et chevilles	en fer	4830	— 7260
	en cuivre	2430	
Mâture	Mats et vergues	1785	— 2039
	Ferrures diverses et assemblage	254	
Grément	Cordage pour dormants,	4893	— 6738
	Poulies, moques, chaumards, etc.	1125	
	Manœuvres courantes	720	
Armement	Trois ancres, deux chaînes, ancre à jet, guindeau et pompes.	6513	— 8073
	Grelins et haussières	930	
	Pièces à eau, barriques et bidons, etc.	630	
Voilure	Toile pour voiles grandes et petites	2840	— 3126
	Toile pour tentes	286	
	à reporter		42629

sans mâts de perroquets et avec une seule ancre au bossoir. Arrivés à Trieste on à Marseille, ils se sont munis alors pour la première fois, de ces agrès nécessaires, et ont en outre acheté une bonne carte, une longue-vue, une pompe on un guindeau qu'ils n'avaient pas en partant. Il n'est pas rare que nos bâtiments mettent à la mer avant d'avoir terminé leur emménagement intérieur, c'est à dire sans chambre pour le capitaine, réduit ainsi à coucher dans son caban sur le pont, toujours prêt, on le comprend bien, à tout événement.

C'est que dans ce commerce maritime dont nos compatriotes possèdent le véritable esprit, on doit toujours débiter avec la plus stricte économie. La première mise de fonds étant déjà considérable, et l'intérêt à la grosse aventure étant énorme, il serait impossible de s'en tirer autrement. Un premier bénéfice sert donc ainsi à l'acquisition d'une foule d'objets, nécessaires il est vrai, mais dont on peut à la rigueur se passer pendant quelque temps, moyennant un redoublement de surveillance et de peine.

Nous aurions voulu terminer cet article par quelques réflexions capables de jeter une lumière certaine

Report		fr. 42629	
Main d'œuvre	2845 journées de charpentiers	10599	} — 15406
	534 » perceurs	1612	
	175 ½ » scieurs de long	1459	
	184 » callats	764	
	Transport des bois et portefaix	720	
	Pour boire et vivres	252	
Honoraires	du maître constructeur	1170	} — 2790
	du Maître Gréeur et Voilier	1080	
	Solde du Capitaine, surveillant la construction	540	
Frais divers	Sculptures, moulures etc.	416	} — 1601
	Peinture, gondron, galipot etc.	882	
	Expéditions et actes notariés	303	
Prix total de revient en francs		62426	

sur l'avenir de Syra. En effet, pour tout observateur attentif et impartial, le développement régénérateur que la civilisation imprime depuis trente ans aux diverses contrées où cette ville puise exclusivement son commerce, était jusqu'ici assez bien marqué, pour qu'il parût possible d'en déterminer d'avance la marche progressive et régulière dans l'avenir. On aurait pu ainsi prédire avec des chances de certitude, la formation de quelques nouveaux centres placés, non plus sur des îles, mais sur les deux continents, et destinés à absorber à la longue l'importance commerciale de Syra. Les progrès de l'agriculture locale et le perfectionnement des voies de communication par terre devaient nécessairement amener ce résultat. Il paraissait même possible d'assigner approximativement les points de ce double littoral qui devaient servir avantageusement à l'exportation immédiate, et appeler peu à peu, au détriment de l'entrepôt insulaire, l'importation directe. Mais nous devons le dire, toutes ces spéculations théoriques s'appuyaient sur une loi tirée des événements ordinaires, que le régime seul de la paix enfante régulièrement. La guerre qui se poursuit aujourd'hui avec tant d'acharnement dans l'Orient, a déjà modifié plus d'une des conditions de cette loi, qu'elle menace de renverser tout à fait. Personne à présent ne peut dire si au dénouement de ce drame sanglant, les routes du commerce n'auront pas changé aussi bien que les frontières des Etats; et nous ne devons pas oublier que c'est à des circonstances de guerre, que Syra doit sa brusque apparition sur l'horizon commercial.

L.

Les prophéties.

—0000—

DES commentateurs de la Bible, particulièrement des commentateurs Anglais, ont cru découvrir dans les Écritures l'annonce certaine de la chute du gouvernement turc; ils ont pu même fixer, d'après les sources sacrées, la date de ce grand événement, qui serait celle de l'an de grâce 1864. D'autre part un Italien, du nom d'Antoine Torquato, avait prédit, dès l'année 1480, que cette catastrophe arriverait sous le règne du 33^{ème} Sultan; et, à en croire les calculs d'un journal allemand, c'est le sultan actuel qui compléterait le nombre fatal de 33, et c'est par conséquent à Abdul-Medjid qu'est réservée la destinée de l'Augustule de l'empire ottoman. Enfin un Espagnol, François Navarra, assurait en 1604, qu'il ne restait au gouvernement turc à vivre que 251 ans, somme qui, ajoutée à celle de 1604, ferait croire que la dernière heure de cet empire va sonner.

Nous ne rappellerons pas ici les prophéties qui circulent parmi les chrétiens de l'orient. Mais ce qui est plus curieux que tout cela, c'est que les Turcs eux-mêmes ont de ces sinistres pressentimens, et que ces pressentimens datent du temps de leur plus grande puissance. En effet, nous lisons dans l'histoire des croisades par Michaud, tome quatrième, livre vingtième, p. 78, ce qui suit:

« Vers la fin du seizième siècle, les Turcs portèrent la guerre sur les bords du Danube et sur les frontières de la Perse. Parmi les guerriers chrétiens qui volèrent au

secours de l'Allemagne, on doit distinguer le duc de Mercœur, frère du duc de Mayenne: il était suivi d'une foule de soldats français qui avaient combattu contre Henri IV, et qui allaient expier les crimes de la guerre civile en combattant les infidèles. Le duc de Mercœur, à qui l'empereur Rodolphe II avait donné le commandement de l'armée impériale, remporta plusieurs avantages sur les Ottomans. »

« Pendant qu'on se battait en Hongrie, le roi de Perse avait envoyé une ambassade à l'empereur d'Allemagne et aux princes de l'occident pour les engager à faire une alliance avec lui contre les Turcs. Les ambassadeurs persans s'étaient rendus auprès du pape, auprès de plusieurs puissances chrétiennes, les conjurant de déclarer la guerre aux Ottomans. Cette Ambassade du roi de Perse et les exploits des Français sur le Danube, donnèrent de vives inquiétudes au Divan, qui envoya un ambassadeur au roi de France . . . Dans sa lettre, le sultan des Turcs conjurait le monarque français de ménager une trêve entre la Porte et l'empereur d'Allemagne, et de rappeler de la Hongrie le duc de Mercœur, dont la valeur et l'habileté retenaient la victoire sous les drapeaux des Allemands. »

« Henri IV interrogea l'ambassadeur ottoman, et lui demanda pourquoi les Turcs craignaient ainsi le duc de Mercœur. *L'ambassadeur répondit qu'une prophétie accréditée parmi les Turcs, annonçait que l'épée des Français les chasserait de l'Europe et renverserait leur empire.* Henri IV ne rappela point le duc de Mercœur: cet habile capitaine continua de battre les Ottomans, et, s'étant couvert de gloire dans la guerre contre les infidèles, il fut surpris,

en revenant en France, par une fièvre pourprée, laquelle, dit Mézerai, l'envoya triompher dans le ciel. »

Et à la page 95 du même volume, nous trouvons encore le passage suivant :

« Plus tard le célèbre Ducange, en publiant les mémoires de Joinville, s'adressait à Louis XIV, et le conjurait, au nom de la France et de la religion, d'accomplir une ancienne prophétie annonçant que la destruction de la puissance ottomane était réservée à la valeur d'un monarque français. Ces souvenirs des temps anciens frappaient vivement l'imagination des générations nouvelles; et, lorsque dans son Épître au roi, Boileau disait

Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont,

il n'adressait pas seulement une louange poétique au monarque, mais il se montrait l'ingénieux interprète d'un grand nombre de ses contemporains. »

Les poètes, on le voit, ne sont pas toujours de mauvais politiques. Il a fallu, il est vrai, deux siècles, au lieu de deux ans, pour que le vœu de Boileau se réalisât, et pour que les drapeaux glorieux de la France flottassent sur les rives de l'Hellespont. Mais enfin ils y sont. Serait-ce pour ressusciter le Lazare turc? — Nous ne croyons pas trop aux prophéties, mais nous croyons encore moins aux miracles.

Chronique politique du Spectateur.

— 0000 —

LES événemens les plus saillans de ces derniers jours sont les deux emprunts, celui de la France et celui de la Turquie. La manière dont cette transaction a été conduite dans chacun de ces pays, n'a pas besoin de longs commentaires. Au mot seul de gloire et d'honneur militaire, le peuple français est accouru avec enthousiasme, et avec une confiance entière dans son gouvernement, lui a offert ses trésors et s'est inscrit pour le quintuple de ce qu'on lui demandait. En Turquie, il ne s'agit plus ni de gloire, ni d'honneur militaire; nous sommes déjà loin de là. Il y va du salut, de l'existence même de l'empire, il ne s'y est trouvé personne pour rien offrir au trésor aux abois, et il faut que la France et l'Angleterre donnent à cet état épuisé, de quoi vivre encore pendant quelques mois et de quoi tenir la campagne, en mettant la main sur ses revenus futurs. D'où vient cette différence? C'est que la France, enflammée d'un noble patriotisme, est pleine de foi dans la sagesse de son administration, et c'est qu'en Turquie il n'y a ni administration ni patriotisme. Le Turc considère le pays conquis comme un domaine qu'il exploite aussi longtemps qu'il trouve quelque chose à y enlever, il considère sa nation comme une agglomération d'hommes réunis pour conquérir et piller. Le chrétien a été sucé jusqu'aux os, et ce qu'il possède il l'emploierait bien plutôt contre un gouvernement qu'il déteste, que pour lui venir en aide. Et qu'on ne nous oppose pas que les finances de la Grèce n'offrent guère un aspect beaucoup plus riant que celles

de la Turquie. Qu'on se rappelle que la Grèce a dû se relever de ses ruines, et que des millions y ont passé; qu'on se rappelle aussi cet emprunt de 60 millions de francs, contracté presque à son insu, et dont aucune parcelle ne fut appliquée à des dépenses productives.

Kars et Erzeroum sont menacés par les Russes. Les Turcs, loin de pouvoir défendre seuls quelque point que ce soit de leur empire, sont plongés dans une coupable apathie, là même où leurs alliés prodiguent leur sang pour eux.

A Sévastopol on dit que tout était prêt pour un assaut définitif. Il devait être livré dans quinze jours. Pendant ce temps d'arrêt, arrêtons-nous aussi un instant au point où nous sommes arrivés de notre publication et qui termine sa deuxième année.

Qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil retrospectif sur la carrière que nous avons fournie, et de nous demander si nous n'avons pas eu tort d'élever notre faible voix au milieu de l'ouragan qui mugit sur l'Europe, si notre œuvre n'a pas été pour le moins inutile, et si par conséquent sa continuation ne peut nuire à la cause que nous avons à cœur de défendre devant le tribunal des peuples civilisés.

Avant tout, rappelons qu'en août 1853, lorsque le Spectateur de l'Orient eût pris naissance, l'Europe était en pleine paix, et rien ne présageait que le fléau de Dieu dût de sitôt s'appesantir sur elle sous sa forme la plus terrible. Un nuage s'était seulement élevé à l'horizon de la Turquie. Mais comme ce nuage paraissait porter dans ses flancs la foudre qui devait anéantir l'édifice à demi détruit de la tyrannie turque, nous avons voulu que la tempête nous trouvât debout; nous avons occupé notre poste de sentinelle.

La doctrine de la chute imminente de la Turquie n'est pas de date récente, et n'a pas été inventée au service de nos théories. Sans parler de la conviction des chrétiens qui l'habitent, ni de la conscience intime des musulmans eux-mêmes, qui croient leur fin arrivée, il n'y a, depuis un demi-siècle, pas de voyageur ou d'auteur qui ait étudié ce pays, pas d'homme politique, qui en ait sérieusement examiné les relations, sans partager cette conviction, plus ou moins avouée selon les intérêts du moment. Nous avons cité ailleurs (7^e Livrais.) l'opinion de S. W. Eton, qui, il y a 50 ans, croyait la Turquie à la veille de sa chute, la Grèce mûre pour la liberté. Nous ne rappellerons pas les paroles de l'Empereur Nicolas à L. Seymour; dans l'état actuel de l'opinion en Europe, on en récuserait la sincérité; mais on n'écarterait pas par là même fin de non recevoir, la prédiction du Grand Napoléon, dont le regard perçant embrassait le présent aussi bien que l'avenir des peuples (V. notre Livr. 44 et 45, p. 291—292); On ne mettra pas en doute le désintéressement de L. J. Russel, dont nous citons l'ouvrage dans notre avant-dernière Livraison (p. 243 et suiv.). Toutes ces hautes intelligences avaient compris qu'il ne pouvait y avoir d'avenir pour un peuple constitué uniquement en vue de conquêtes, lorsque l'Europe plus puissante eût mis fin à son envie de conquérir, pour un peuple régi par un code qui au milieu des ténèbres de la barbarie, est en même temps immuable, car il est de droit divin; pour un peuple enfin indolent de caractère, et tout aussi peu propre à progresser dans la paix, qui est pour lui un état imposé et contraire à sa nature, qu'à réussir dans la guerre, devenue aujourd'hui un art

trop savant pour sa barbare ignorance. L'horoscope de la Turquie a donc été tiré il y a bien long temps; mais ses destinées ne s'accomplissaient que graduellement. Chaque guerre qu'elle osait entreprendre lui enlevait un lambeau de domaines ou de puissance. Les liens qui rattachaient ses diverses parties, se relâchaient tous les jours; ses peuples enfin, qui étaient ses plus mortels ennemis, et qu'elle ne pouvait plus tenir dans sa dépendance, lui ont porté un coup fatal qui a montré que son moment suprême n'était pas éloigné. Lorsqu'enfin un ministre d'Autriche est venu tenir à Constantinople un langage devant la fermeté duquel la Porte a dû se courber jusqu'à terre; lorsqu'un Ministre d'Angleterre, l'homme qui connaît mieux que qui que se soit l'Orient, eût lancé contre l'état gangrené l'anathème de la condamnation; lorsqu'enfin, portant la guerre dans les plis de son manteau, l'envoyé de l'autocrate du Nord eut apparu à la Turquie comme son ange exterminateur; étions-nous seuls à croire que l'histoire de l'empire des Sultans était à sa dernière page? étions-nous si loin de la vérité en le croyant?

C'est sous de tels auspices que nous avons pris la plume. A l'ouverture du testament de la Turquie, nous avons cru de notre droit aussi bien que de notre devoir, d'exhiber des premiers nos titres à l'héritage. La chute de la Turquie, que nous saluions avec joie, pouvait ne pas être considérée par toute l'Europe au même point de vue. Nous savions même que chez beaucoup de monde, elle éveillerait de graves inquiétudes. A la disparition de cet empire on croyait qu'il se formerait un vide, dans lequel s'engouffrerait aussitôt le torrent moscovite. Voilà pourquoi on voulait le maintenir à tout prix, l'éclairer, l'enri-

chir et le renforcer, le défendre enfin et le sauver au prix du meilleur sang de l'Europe. Il était de notre plus grand intérêt de montrer ce que cette doctrine nous paraissait avoir d'erroné. Tout en n'ayant aucune raison pour supposer à la Russie des intentions qui étaient formellement niées par son grand empereur, nous avons cependant essayé de prouver que même au point de vue de ceux qui raisonnaient ainsi, l'Europe n'avait nulle raison de regretter la Turquie, et que c'est surtout si l'on se méfie des Russes, qu'on doit appeler de tous ses vœux le moment où, l'empire turc disparu, cesserait d'allécher ses voisins en leur présentant une proie si facile. Une crise a sans doute toujours quelque chose de sérieux; le commun des hommes la redoute, mais le médecin habile qui sait la préparer et la tourner au profit de son art, la préfère à un mal chronique qui ne peut finir que par la mort. Si, par quelque moyen que ce soit, la Turquie pouvait être assez renforcée pour pouvoir se défendre elle-même contre les attaques éventuelles des Russes, ou si ceux-ci pouvaient être affaiblis au point de devenir inoffensifs pour les Turcs, on pourrait éviter la crise. Mais nous avons soutenu que la première de ces deux alternatives est hors de l'ordre des choses possibles. La Turquie ne peut dorénavant que continuer à dégénérer. Tout le prouve, tout y concourt, les efforts suprêmes, mais misérablement avortés, de tous ses amis et de son dernier souverain pour la faire marcher dans une nouvelle voie de civilisation, aussi bien que l'immense élan des populations chrétiennes, qui depuis quelque temps rongent leur frein avec impatience, et se sentent de beaucoup supérieures à leurs maîtres. Nous avons dans plusieurs articles mis le doigt sur les

plaies de la Turquie, et montré la portée dérisoire de plusieurs de ces institutions qui devaient faire luire sur elle une ère nouvelle de civilisation et de prospérité; nous avons examiné les éléments et l'organisation déplorable de ses finances, et dévoilé la barbarie de l'administration, dont les populations des provinces sont les victimes; et nous avons essayé de montrer pourquoi cet état de choses est sans remède, et comment un empire est perdu sans retour, s'il compte parmi ses ennemis les plus acharnés les meilleurs et les plus nombreux de ses sujets. Deux systèmes ont été proposés à l'égard de ces derniers, afin de les faire contribuer à la force de l'état qu'on voulait soutenir, ou au moins afin de les rendre inoffensifs à son égard. Les plus humains, et c'était le plus grand nombre, voulaient les émanciper, et leur octroyer des droits égaux à ceux de leurs oppresseurs; enfin de leur donner des intérêts communs à défendre. Les plus sévères, et, disons le, les plus conséquents, voulaient pour en finir avec eux, les écraser sous les pieds de leurs maîtres. Mais dans les positions fausses, tout moyen qu'on prend pour y rester est nécessairement faux; il n'y a de vrai que celui par lequel on en sort. Dans ce cas aussi nous avons montré qu'il est tout aussi peu salutaire pour la Turquie d'émanciper ses sujets chrétiens, que de les opprimer, de lâcher la vapeur qui la doit emporter, que de la comprimer jusqu'à ce qu'elle éclate.

Affaiblir la Russie au point d'en rendre le voisinage peu dangereux pour la Turquie, ne nous a pas paru plus praticable. Il faudrait pour cela lui enlever ses flottes et ses forts de la mer Noire, les armées qu'elle a ou qu'elle peut faire venir en Bessarabie; il faudrait rema-

nier à grandes coupures la carte de l'Europe, et créer entre le fort et le faible, entre le géant et le nain, un état intermédiaire, confié à des mains fortes, et qui devint un bouclier de la Turquie. En d'autres termes, il faudrait une crise bien plus dangereuse que celle qu'on voulait éviter, un effort bien autrement grand que celui d'empêcher les Russes de s'emparer du pays qui resterait vacant par l'expulsion des Turcs.

Mais s'il est tout à fait impraticable de changer sérieusement le rapport mutuel des forces des deux états limitrophes, s'il est hors de doute que les projets attribués à la Russie seraient toujours secondés avec joie par la plus grande partie des populations de l'empire qu'elle voudrait conquérir, car le premier objet de ces populations est de secouer le joug ottoman, est-il de l'intérêt de l'Europe de maintenir à tout prix un état qui présente de pareils dangers, et ne doit-elle pas au contraire tendre à en débarrasser au plutôt ses combinaisons politiques?

Ce n'est pas d'aujourd'hui que des hommes au cœur haut placé, ont pensé qu'il était digne des grandes puissances éclairées de l'Europe, de mettre un terme à l'usurpation musulmane, et que des hommes puissans ont professé, qu'éloigner la domination turque de l'Europe, c'est en éloigner une difficulté et un germe éternel de guerre. Mais ce n'est pas non plus d'aujourd'hui qu'on a objecté la peur de ce qui viendrait après. Le comte de Ségur, ambassadeur de France à St. Pétersbourg sous Catherine la grande, rapporte dans ses mémoires que le Prince Potemkin, premier ministre de l'Impératrice lui dit un jour:

«—Convenez que l'existence des Musulmans est un véritable fléau pour l'humanité. Cependant si trois ou

quatre grandes puissances voulaient se concerter, rien ne serait plus facile que de rejeter ces féroces Turcs en Asie, et de délivrer ainsi de cette peste l'Égypte, l'Archipel, la Grèce et toute l'Europe. N'est-il pas vrai qu'une telle entreprise serait à la fois juste, utile, religieuse, morale et héroïque ?

« En effet, continue M. de Ségur, je n'ai jamais compris et je ne conçois pas encore cet étrange et immoral système de politique, qui s'opiniâtre à soutenir des barbares, des brigands, des fanatiques, dévastant, inondant de sang les vastes contrées qu'ils possèdent en Asie et en Europe. Est-il croyable que tous les princes de la chrétienté prodiguent leurs alliances et leur soutien à un gouvernement barbare, stupide, orgueilleux, qui nous appelle *chiens de chrétiens*, nous accable d'humiliations et d'outrages ?

« Mais j'étais ministre de France, je devais obéir à mes instructions et non à mon opinion personnelle, et je répondis : — Mon prince ! vous êtes trop sage et trop éclairé pour ne pas sentir que ne pouvant renverser un empire tel que l'empire ottoman *sans le partager*, nous détruisons tout l'équilibre de l'Europe. La discorde remplacerait la présente harmonie. Constantinople suffirait pour diviser toutes ces puissances, que vous voudriez faire agir de concert.

« Le prince Potemkin ne put s'empêcher de s'écrier : — Vous avez raison ; mais c'est notre faute à tous. Nous savons trop constamment nous entendre pour faire le mal, et jamais pour le bien de l'humanité. »

Cette éternelle objection de ce que deviendra l'équilibre de l'Europe, ce que deviendront les pays aujourd'hui

occupés par les Turcs, lorsque leurs usurpateurs les auront quittés, continue encore à préoccuper beaucoup d'esprits, et à les faire reculer devant les conséquences. Mais qu'on se fasse une fois à l'idée de l'impossibilité de sauver la Turquie, que son salut même serait un malheur plutôt qu'un avantage pour le monde, qu'on prenne son parti sur la nécessité d'en finir avec elle en Europe, et c'est alors qu'en abordant sincèrement la question de son héritage, en l'approfondissant sous toutes ses faces, on trouvera peut être que l'objection n'est pas aussi grave.

Le comte de Ségur avait raison sans doute. Le partage de l'empire ottoman, qui se présente comme la première et souvent l'unique solution possible à l'esprit de ceux qui vont assez loin pour admettre la chute de la Turquie, ce partage est hérissé de difficultés propres à faire reculer tout esprit pratique. Nous les avons indiquées dans le cours de notre publication. Il y en a deux qui sont de premier ordre. L'une est celle à laquelle l'ambassadeur de France fait allusion avec beaucoup de sagacité. Si même on réussissait à se mettre d'accord sur tout le reste de ces grandes dépouilles, Constantinople indivisible, resterait toujours une pomme de discorde éternelle. Qui se l'approprierait ? qui ajouterait à sa couronne, la plus ancienne et la plus belle couronne de l'univers ? qui ne craindrait enfin de décentraliser dangereusement sa puissance, en ajoutant à son empire une ville qui est faite pour être elle-même un centre ? Si pour échapper à cette perplexité on se décide à faire de Constantinople une ville libre, à revêtir la cité impériale de la tunique démocratique, à en faire enfin un *res nullius*, qu'on y prenne garde, elle serait bientôt *res primæ occupantis*. On se dé-

ferait des Turcs parce qu'ils sont si faibles à côté des Russes, que la foi sainte des traités ne suffit pas pour les défendre et on leur substituerait une ville unique, qui serait évidemment beaucoup plus faible encore !

L'autre difficulté, non moins sérieuse, consiste dans la différence essentielle des peuples à partager, et de ceux qui s'en feraient le partage ; ces derniers se mettraient dans la fausse position des Turcs eux-mêmes. Ils commanderaient à des nations qui leur seraient étrangères et par l'origine, et par la langue, et par les mœurs, sans jamais pouvoir être absorbées dans leur nationalité, ni se résigner patiemment à la perte de leur indépendance. Des nations barbares, sans aptitude à une civilisation spontanée, et sans antécédents, se modèlent aisément sur celles qui les régissent ; mais un peuple d'une individualité si robuste et si originale, qui a passé par le creuset d'une civilisation de tant de siècles, et qui dans sa régénération ne veut prendre pour guides que ses propres ancêtres, un tel peuple a déjà pris son pli, il n'entre plus en fusion, et ne peut jamais être que lui-même.

Après le système justement réputé d'impossible, de partage de l'empire ottoman entre les grandes puissances, nous n'avons pas manqué d'indiquer tous les autres qui ont été successivement proposés par ceux qui voulaient que l'Europe ne fut pas prise à l'improviste au moment où la Turquie viendrait à manquer. Tous ces systèmes ont une base commune, celle de *self-gouvernement* des peuples émancipés. C'est une base juste et rigoureusement logique. Car si ces peuples échappent aux mains des Turcs et s'ils ne sont pas confisqués par les puissances de l'Europe, ils ne peuvent évidemment qu'être à eux-mêmes et

par eux-mêmes. Mais sur cette base chacun a bâti son édifice d'après sa manière de voir particulière. Les uns voulaient plusieurs petits états indépendans, d'autres une république fédérative, d'autres encore voulaient combiner les deux systèmes, et il s'en est trouvé aussi quelques uns qui ont proposé comme une œuvre grande et belle, et digne de son siècle et de ses architectes, la reconstruction de l'empire de Byzance, retrempe dans les progrès que l'intelligence humaine a faits depuis quatre siècles. Pour notre part nous avons dit que si la faiblesse de la Turquie est ce qui donne tant d'inquiétude à l'Europe, si elle est une menace et une source de complications toujours imminentes, il serait avant tout nécessaire, dans le nouvel ordre de choses, d'éviter ce fatal écueil et de donner au nouvel état que la voix de l'Europe appellerait à la vie, la plus grande masse de forces dont il serait susceptible. Un empire unitaire remplirait évidemment bien mieux cette condition, qu'un démembrement, sous quelque forme qu'il se produise.

Ce système qui paraît si plausible a cependant trouvé deux sortes de contradicteurs, même parmi ceux qui seraient portés à en reconnaître les avantages. Les uns ont dit : « Mais que gagnerait l'Europe à appeler à la vie cet empire chrétien de l'orient ? Elle ne ferait que créer une annexe à la Russie, un état qui par ses sympathies indubitables la renforcerait de ce côté de l'Europe, au lieu de lui servir de limite et de digue. Les liens de religion attachent les Grecs aux Russes, les liens de religion et ceux de race, mettent les Slaves dans leur dépendance. » Nous avons cherché à combattre cette prévention.—Est-il vrai que dans tous les cas, l'identité du culte et même l'affi-

nité de sang influent sur les relations politiques ? Les Alsaciens sont-ils des Allemands ? Les deux fractions des cantons suisses sont-elles dévoués aux intérêts de la France ou de l'Allemagne ? enfin les Slaves de l'Autriche eux-mêmes, ont-ils les yeux tournés vers la Russie ? Nous avons exposé l'histoire des partis intérieurs qui divisent la Grèce émancipée, et on y aura vu que le parti russe y est le dernier-né, bien que la révolution grecque soit sortie du sein même de la Russie; nous avons fait voir combien de fois la Grèce, dans sa détresse, a tendu les bras à la France, et nous rappelons encore, que c'est un Grec qui, plein de confiance dans les vues larges et les sentiments généreux du peuple anglais, a voulu que l'indépendance de l'État Ionien fût placée sous la protection tutélaire de la Grande Bretagne. Nous ne prétendons pas nier que la Russie n'ait exercé et n'exerce encore de l'influence sur les populations chrétiennes de l'orient; mais cette influence tient à des raisons bien différentes de celles qu'on lui attribue. La faible liane rampant à terre, et foulée aux pieds des passants, tient à s'enlacer à l'arbre robuste qui lui tend ses branches; devenue arbre elle-même, elle redresse son tronc, et se soutient de sa propre force. Tel est le sort de ces peuples écrasés sous la domination ottomane. Ils cherchaient un point d'appui pour se relever à l'espérance. Soit humanité, soit calcul, la Russie n'a jamais négligé une occasion de leur tendre une main secourable, et elle a toujours caressé le plus cher de leur rêves, le rêve de la liberté. Faibles ou opprimés, ils espéreront toujours en elle, comme toujours prompte à les protéger, et même comme coreligionnaire, un titre auquel ils aiment à attacher du poids dans leur

détresse. Hélas ! c'est surtout lorsqu'il souffre que l'homme se rappelle le ciel. Mais qu'ils viennent à former un état indépendant, sans oublier la reconnaissance qu'ils devront à la Russie et sans doute aussi aux autres peuples de l'Europe pour les bienfaits que dans cette grande crise ils se montrent portés à leur accorder, ils n'auront plus besoin de se jeter dans les bras de personne, la religion ne sera plus le mobile de la politique, et ils suivraient toujours la marche qui leur sera indiquée par les circonstances.

L'autre objection tend à établir qu'un empire chrétien ne saurait être créé en orient, à cause de la diversité et de l'incompatibilité des races qui le composeraient. Cette argumentation a tout dernièrement encore été reproduite par le *Nord*, journal politique qui se publie en Belgique. Le *Nord* est vraiment désespérant; il met l'Europe au pied du mur à l'égard de la Turquie, et l'y laisse dans une impasse. Dans un article sur la *Conscription militaire des chrétiens de l'Empire Ottoman* (V. N. 32 et 33), où il fait très bien voir que ce dernier mot des utopies sur la régénération de la Turquie, a complètement manqué, et ne pouvait que manquer, car la Turquie ne peut plus être régénérée, il reconnaît que cet empire marche d'un pas rapide vers sa destruction, que toutes les mesures qu'on a prises pour l'arrêter au bord du précipice ont avorté, et qu'en regard du développement rapide des chrétiens, sa perte est inévitable. En même temps il déclare que la conservation de la Turquie est pour l'Europe une nécessité politique. Mais alors comment concilier ces deux nécessités, la nécessité providentielle de la mort de la Turquie, la nécessité politique de sa conservation. Et si cet état est si faible qu'il ne peut se tenir debout, même lors

qu'on l'étaie avec tant d'efforts, où le *Nord* trouve-t-il cette nécessité politique? Justement dans l'objection dont nous avons parlé. Il faut à tout prix maintenir la Turquie telle quelle, car on ne pourrait lui substituer un empire chrétien; ses éléments n'auraient pas l'homogénéité nécessaire.

S'il s'agissait de former de tout l'empire actuel de la Turquie un état chrétien, cet argument serait sans réplique. Comme les Grecs, les Albanais et les Slaves repoussent une dynastie musulmane, il est à présumer que de même les Osmanlis de la grande Asie, les Arabes de l'Afrique, ne se confondraient pas aisément avec la race dominante, si elle était chrétienne, quoiqu'il n'y ait pas à désespérer que la prépondérance de la civilisation et des principes du christianisme, ne reconcilie les populations musulmanes à la domination d'un gouvernement chrétien. C'est au moins l'expérience qu'essaient avec tant de succès l'Angleterre aux Indes, la France en Algérie. Mais nous n'avons jamais voulu comprendre dans l'empire chrétien de notre création, que les provinces seules de l'Europe et celles du littoral de l'Asie, qui sont habitées par une majorité de chrétiens; c'est aussi la seule partie de l'empire ottoman, dont les destinées touchent immédiatement aux intérêts de l'Europe. L'intérieur de l'Asie et de l'Afrique formerait un état musulman, où l'islamisme, dégagé des entraves qui le gênent en Europe, développerait tout ce qu'il peut y avoir encore de vie en lui. Mais d'après le *Nord*, et tous ceux qui élèvent cette objection, c'est justement parmi les races chrétiennes de la Turquie, parmi les Grecs, les Albanais, les Slaves, les Valaques, qu'il n'y a aucune homogénéité, aucune sympathie; et encore, nous dit le journal belge, outre

les Grecs, chacune des autres races est subdivisée en deux grandes branches: il veut probablement parler des orthodoxes et des catholiques. C'est à peine si les Albanais comptent quelques milliers de catholiques, mais où en trouve-t-il chez les Valaques? Nous avons essayé de montrer par des articles spéciaux consacrés à quelques uns de ces peuples, qu'on s'est gravement trompé en croyant à l'éloignement des uns pour les autres. Certes, s'il s'agissait de créer une race prédominante et de lui soumettre toutes les autres, cette injustice révolterait tout naturellement la fierté et le sentiment de dignité et d'indépendance de chacune. Mais si elles sont toutes réunies à titre d'égalité parfaite sous la même loi, et sous un Roi, qui n'appartiendra par sa naissance à aucune d'elles, elles s'embrasseront dans la prospérité commune, comme elles s'embrassaient dans le malheur, et se confondront bientôt—ce qui doit paraître un avantage aux yeux de ceux qui craignent une propagande panslaviste de la part de la Russie—comme les Albanais se sont confondus avec les Grecs dans le Royaume de la Grèce. Le Valaque se laissera, le cas échéant, gouverner par un Grec dans sa province, si lui de son côté a le droit de gouverner des grecs dans la leur; et il ne trouvera aucune objection à faire part d'un empire puissant et vaste, s'il est un élément intégrant de cet empire aussi bien que tous les autres, s'il peut s'asseoir aussi haut sur les marches du trône que qui que ce soit. L'individualisme caractérise les premiers pas de tous les peuples. Toutes les grandes nations de l'Europe ont passé par là, et il y en a qui n'en sont pas encore arrivées à en secouer les préjugés. Ce n'est qu'une éducation sociale plus élevée

qui lui substitue à la longue la notion et l'amour d'une patrie commune. Eh bien, nous soutenons que cette transition sera bien plus rapide parmi les chrétiens de l'Orient qu'ailleurs à cause des longans técédants qui les réunissent.

Tels sont les principes que nous avons professés, telles les idées que nous avons développées depuis le commencement. Nous disions à l'Europe qui suivait de l'œil les préparatifs du convoi de la Turquie: laissez-la mourir; ne bougez pas le doigt pour la sauver. Vous en seriez pour vos efforts, et vous prolongeriez vos dangers. Elle ne vous sert à rien; conduisez-la plutôt vous-mêmes à sa dernière demeure, tandis que vous êtes maîtres des événements, et maîtres de disposer de son héritage de la manière la plus convenable. Substituez-lui quelque chose, qui vous donne quelque garantie par sa force. Ne craignez pas de vous adresser aux chrétiens qu'elle opprimait; ils sont capables de former un corps social assez compact pour servir de tous les côtés de boulevard et de digue. Ils sont assez amis de leur indépendance pour ne vouloir la sacrifier à personne. Continuez à vous les rendre favorables par des bienfaits, et appuyez cette politique en Orient, bien plus sur l'élément qui s'élève pour vivre, et qui vous offre l'avenir, que sur celui qui s'efface et qui meurt.

En parlant ainsi, nous avions la conscience d'avoir en vue, non seulement le propre intérêt de la Grèce, ou des chrétiens de l'Orient, mais bien aussi l'intérêt commun de toute l'Europe. Nous lui montrions les moyens de ne pas être frustrée de sa part d'influence sur cette partie du monde et d'y créer un état de choses qui la mette à jamais, à l'abri des inquiétudes dont ces pays sont depuis quelque temps la source intarissable.

Six mois, ou peu s'en faut, après la création du *Spectateur*, éclata l'insurrection des provinces grecques de la Turquie. Ce fut un événement inattendu, mais qui n'a nullement eu lieu de nous surprendre. Nous ne l'aurions peut-être pas désiré dans les circonstances au milieu desquelles il s'est produit, nous n'y avons pas poussé; nous ne prêchions pas la guerre aux populations de l'Orient, nous plaidions leur cause auprès de l'Europe. (Liv. 12^e p. 432). Une fois ce mouvement produit, nous avons essayé de lui donner son véritable caractère. Les souffrances et les humiliations que les chrétiens enduraient en Turquie, ne pouvaient que produire le fruit de la révolte; et le moment où leurs tyrans étaient menacés par une grande puissance, devait leur sembler le plus propice pour se soulever. Nous avons craint dès le commencement qu'on ne considérât cette insurrection comme instiguée par la Russie, et qu'on ne voulût la combattre comme telle, et nous avons soutenu, ce que tout le monde sait aujourd'hui être vrai, que la Russie y était tout à fait étrangère. Nous avons également cherché à prouver que le gouvernement grec n'était non plus impliqué dans ce mouvement, qu'en ce qu'il n'avait pas cru sage, ni possible de résister à l'entraînement général du peuple dont il dirige les destinées, et à se montrer froid au milieu de l'enthousiasme universel. Quoique en guerre ils soit difficile de toujours éviter des actes de désordre ou de rapine, même de la part d'armées les mieux disciplinées, nous avons cependant d'autant plus ressenti et regretté ceux dont quelques soldats d'aventure se sont rendus coupables dans les provinces insurgées, que leur conduite coupable compromettait et discréditait la

plus sainte des causes, celle de l'homme combattant pour sa liberté, de chrétien défendant son culte. Mais nous avons repoussé avec indignation les calomnies décochées contre des hommes dignes de tout estime, et qui n'avaient d'autre tort que de donner leur sang pour ce qu'ils croyaient être le plus sacré de leur devoir. Avant tout, nous espérions que l'Europe, au moment d'entrer dans la lice pour empêcher la Russie de se poser en seule protectrice de sujets de la Porte, et de détruire la barrière qui était destinée à la soutenir vers l'Orient, pourrait s'appuyer sur l'insurrection des chrétiens pour éviter la guerre générale; car les chrétiens soulevés auraient cessé d'être les sujets de la Porte, et les prétentions de la Russie s'évanouissaient d'elles-mêmes, si l'Europe prenait leur cause en main, ou si, au lieu de se battre contre la Russie, elle s'entendait avec elle; elle aurait par là atteint bientôt le but qu'elle recherchait, celui de fortifier, en permettant qu'il passe en d'autres mains, le point d'appui qui est considéré comme le plus important pour l'équilibre et pour la paix du monde.

Mais il en fut décidé autrement; la guerre éclata entre la Russie et l'occident. C'était peut-être pour nous le moment de nous taire. Nous avons dit comment nous croyions qu'on pouvait obtenir le résultat réel et définitif qu'on désirait, sans recourir à une guerre européenne. Notre voix était trop faible pour se faire entendre; peut-être que nos raisons ont paru plus faibles encore; peut-être nous trompions-nous. Il ne nous restait qu'à nous recueillir en notre douleur, en voyant les malheurs qui allaient fondre sur la terre, nos bienfaiteurs divisés, et leur meilleur sang versé pour une cause qu'une en-

tente cordiale entre eux, pouvait seule vider, d'après notre opinion.

Pourquoi n'avons nous pas alors brisé notre plume? C'est justement parce que, ne croyant pas à l'efficacité de la guerre entre les grandes puissances de l'Europe pour régler la question d'Orient, nous étions persuadés que de guerre lasse, on en viendrait aux négociations par lesquelles on eût pu commencer, et que ces négociations rouleraient alors sur le sujet principal et non sur les accessoires; qu'ayant, par une triste expérience, appris que le maintien de la Turquie est un point de départ d'où l'on n'arrive qu'à des difficultés insolubles, on élèvera la question plus haut, et on brisera s'il le faut le passé, pour assurer l'avenir. C'est parce que nous avons aujourd'hui encore plus que jamais la conviction que les trois puissances belligérantes, comme en général tous les peuples civilisés, tout en faisant la guerre, ne désirent rien autant que la paix, et que, quel que soit le vaincu, les deux partis ont appris à s'estimer et à se craindre assez pour vouloir que la paix soit solide et durable, c'est parce que, quelle que soit l'animosité d'aujourd'hui, l'heure des négociations finira par sonner, que nous ne croyons pas encore notre tâche terminée.

Lorsque la grande amphictyonie de l'Europe se sera assemblée pour décider sans appel des destinées de l'Orient, faut-il que nous, une des parties les plus intéressées, nous nous laissions condamner par contumace? Encore si la Grèce jouissait de sa popularité d'il y a vingt ans; mais dans le cours de sa brève existence, ayant souvent excité des rancunes politiques, elle a eu à subir plus d'une attaque, et il s'est élevé contre elle des préventions, qui quoi-

qu'en mainte occasion victorieusement combattues, n'ont cependant pas laissé de lui faire du tort dans ce monde. Dans un moment qui peut décider de son avenir, avons nous tort de chercher à la réhabiliter dans l'opinion des arbitres de ses destinées? Nous saura-t-on mauvais gré de ce que nous cherchons à mettre sous les yeux de l'Europe un des éléments qui pourront lui servir dans les décisions qu'elle va prendre, à lui exposer les besoins, les tendances, les aspirations d'une des parties les plus considérables de ces populations de l'Orient, dont elle aura bientôt à régler le sort. Les plus grandes puissances, qui souvent n'ont qu'à vouloir, et leur volonté est un arrêt pour le monde, qui, le cas échéant peuvent porter leur justification au bout de leur lance, ne dédaignent cependant pas de comparaître à la barre de l'opinion publique. La Grèce n'a d'autre arme que sa voix. A-t-elle tort de s'en servir pour solliciter et pour se défendre?

On nous dira peut-être que les chrétiens de l'Orient, s'ils continuent à nourrir des sentiments hostiles contre les Turcs, ne pourraient pas avoir grande chance de les voir satisfaits aux négociations, car la Turquie est l'alliée de ceux qui seront pour les deux tiers dans ces négociations. Cela nous remet en mémoire le mot heureux de M. Gladstone, que la Turquie est l'alliée des puissances occidentales, comme Anchise l'était d'Enée le jour de la prise de Troie. Ce mot n'est-il pas plus prophétique que M. Gladstone ne le croyait? Anchise est mort de vieillesse en route, et Enée a fondé un nouvel empire.

A.